

A large, stylized illustration of a virus particle in a brownish-gold color. It features a central white circle with a smaller white circle inside it. The virus has several protruding spikes of varying lengths, each ending in a rounded head. The text is placed within the white circles.

En
accès
libre

**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE**

MARTIN VANIER

**LA PROSPECTIVE
AU TEMPS DU CORONAVIRUS**

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4916-0 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4917-7 (*e-book ePub*)

© PUG, juin 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

MARTIN VANIER EST GÉOGRAPHE.

Le xx^e siècle a inventé la prospective, le xxi^e l'enterrera-t-il? Deux constats expliquent cette interrogation : le poids croissant de la science dans l'acte politique (autrement dit le primat de la prévision sur la prospective) et la fonction majeure prise par la catastrophe (crise globale, collapsus, effondrement) dans l'imaginaire du futur. Deux constats qui ont triomphé avec le Covid-19, événement prévu par les experts, qui aura pourtant surpris et bouleversé l'immense majorité des pays et des sociétés.

Plus de prévision, moins de prospective

Les services de renseignement américains, l'OMS, Bill Gates, la primatologue anglaise Jane Gordall, le romancier sud-africain Deon Meyer : ils savaient que cela arriverait un jour, ils l'avaient prédit, chacun dans son registre. Mais prédire, même scientifiquement, n'est pas encore prévoir, et prévoir ne conduit pas *ipso facto* à anticiper. Il est prévu que la population de la planète se stabilise au début du siècle prochain à un peu moins de 12 milliards d'humains. Quel futur faut-il anticiper avec cette information scientifique majeure, et une série d'autres tout aussi fondamentales et globales avec lesquelles les sociétés contemporaines sont désormais familiarisées ?

Le paradoxe est bien le suivant : plus les prévisions (démographiques, climatiques, écologiques, énergétiques, etc.) éclairent le monde et plus ce dernier semble surpris de ce qui lui arrive, pris en défaut de n'avoir su anticiper ce qui a réellement eu lieu dans l'enchaînement des faits. L'avenir est balisé de certitudes, mais le futur qui en advient, de conséquence en conséquence, se révèle imprévisible, impensable à l'avance, inaudible, inouï. Une nouvelle zoonose de la famille des coronavirus était attendue, pas la récession mondiale sans précédent qu'elle a déclenchée. Et on n'a pas fini de prendre la mesure de ce que le confinement du monde a généré chemin faisant.

Il y a cinquante ans, Yves Barel écrivait : « la prospective, y compris sous sa forme scientifique moderne, baigne dans une *mythologie*, c'est-à-dire un ensemble de croyances, d'images, de traditions et d'imaginations collectives, dont l'origine

se perd quelquefois dans la nuit des temps. S'il y a quelque chose de nouveau dans la prospective moderne, ce n'est pas la disparition de cette mythologie, c'est *l'apparition* (ou plutôt le renforcement) d'un noyau scientifique au sein de la prospective mythologique¹. 50 ans plus tard, le noyau scientifique semble avoir pris toute la place.

Une bonne et une mauvaise nouvelle

C'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. La capacité prédictive de la science est ce qu'on attend d'elle. La pandémie de Covid-19 a sursollicité cette capacité. D'un côté, les scientifiques ont expliqué tout au long de la crise ce qui allait se passer, avec une médiatisation de leur savoir sans précédent pour un événement planétaire. De l'autre, ils n'ont jamais cessé de livrer leurs questions, leurs doutes, leurs débats, leurs controverses : la science procède par réfutation et ne sait pas encore tout. C'est bien ce qu'on lui demande cependant : autant que possible, tout savoir à l'avance.

D'où la mauvaise nouvelle : le gouvernement par la science, donc par les scientifiques, tend à éliminer la dimension politique du contrôle qu'une société décide d'avoir d'elle-même. Le danger n'est pas nouveau, les mises en garde à son égard non plus². Le pouvoir des intelligences artificielles effraie, mais les prévisions scientifiques sur l'avenir de la planète davantage encore. Quand la maison brûle, non seulement il ne faut pas regarder ailleurs, mais il n'est guère temps de faire du futur un débat, puisque c'est d'un combat de survie qu'il relève.

Yves Barel voyait dans la prévision la composante scientifique d'une approche d'anticipation systémique plus ample, incluant l'utopie et même la prophétie, approche appelée prospective. En situation de crise comme celle déclenchée par le coronavirus, l'attente de prévisions, et à défaut l'exigence de précautions, est telle que la prospective tend à passer pour un luxe intellectuel déplacé.

La catastrophe comme horizon mobilisateur récurrent

Le coronavirus n'est que le symptôme sanitaire d'une catastrophe globale annoncée sans équivoque depuis quelques années par une communauté scientifique internationale de plus en plus alarmée. En matière de science de la catastrophe, l'époque a fait beaucoup de progrès. Un nombre croissant de dimensions ont été

1. Yves Barel, 1971, « Prospective et analyse des systèmes », Schéma général d'aménagement de la France, Travaux et recherches de prospective n° 14, La Documentation française, p. 14.

2. Yuval Noah Harari, 2017, *Homo Deus, une brève histoire du futur*, Albin Michel.

documentées, de nombreuses hypothèses ont été travaillées et datées. Plus que jamais, la science dit au monde, par toutes ses disciplines : « on vous aura prévenus ».

Cet horizon prospectif unique et implacable est censé être mobilisateur, et il l'est assurément pour une partie des opinions publiques d'une partie des pays. Mais la science de la catastrophe ne fait pas la politique de la catastrophe, pas plus que la prévision ne fait le futur. Une politique de la catastrophe fait face à la pluralité et à la diversité des faits sociaux bouleversés, truffés de réactions contradictoires, et y cherche la convergence transformatrice possible, pour reconstruire à travers le bouleversement.

En prospective, le « scénario catastrophe » sert avant tout le principe de précaution : il invite à prendre des décisions pour empêcher qu'il ait lieu. C'est un scénario pris au sérieux, mais qui ne contribue pas à définir le « scénario stratégique » qui, par principe, se pense hors catastrophe. Ce que la crise du coronavirus rappelle, c'est que la catastrophe a malgré tout lieu de temps en temps, qu'elle n'est jamais exactement celle qu'on craignait, et qu'elle déclenche en outre des chaînes de réactions qui dépassent le politique au sens large.

Lorsque la catastrophe devient, sinon l'état normal, du moins l'événement récurrent d'une époque, alors il faut construire des politiques de la catastrophe. Mais lorsque la science prédictive occupe tout l'horizon prospectif, et que le futur est pour ainsi dire écrasé par le pronostic vital engagé de la planète, le chantier politique est plus difficile.

7

Créer les conditions de la réflexivité

Au cœur de la pandémie, la prospective passe un mauvais moment. Les scénarios produits sont, dans l'urgence, ceux de l'évolution virale elle-même (rebond ou pas, unique ou multiple, avec quelle vigueur?)³ ou ceux de la sortie de crise⁴. Quant au monde d'après, « c'est souvent le monde d'après eux ou d'après moi », pour reprendre le jeu de mots de Julien Damon⁵.

3. Center for Infectious Disease Research and Policy (CIDRAP), 30 avril 2020, « Coronavirus : 3 scénarios possibles pour le futur de la pandémie », Université du Minnesota, rapporté par Marcus Dupont-Besnard, *Numerama*. En ligne : <https://www.numerama.com/sciences/623585-coronavirus-3-scenarios-pour-le-futur-de-la-pandemie.html>

4. *Futuribles*, 21 avril 2020, « Crise du Covid-19 : scénarios à l'horizon fin 2021 ». En ligne : <https://www.futuribles.com/fr/document/crise-du-covid-19-esquisse-de-scenarios-a-lhorizon/>

5. Julien Damon, 2020, « Le monde d'après, d'après des siècles de prospective », *Telos*, 28 avril. En ligne : <https://www.telos-eu.com/fr/societe/le-monde-dapres-dapres-des-siecles-de-prospective.html>

La politique a besoin de prospective, et la société tout entière avec elle, parce que les prévisions scientifiques les plus incontestables ne disent pas le futur pour autant. Entre ce que disent du futur l'historien israélien Yuval Noah Harari et le biologiste français Gilles Bœuf (soit deux éminents penseurs, parmi d'autres), il y a tout l'espace d'une invention collective plurielle qui produira ce futur toujours surprenant. La prospective n'est pas davantage en mesure de le dire.

Mais elle crée les conditions d'une réflexivité la plus large possible quant à ce qui est en train d'advenir. C'est un peu ce qui manque en ce moment, paradoxalement.

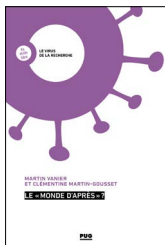
Au-delà des vérités perdues

Milan Kundera écrivait pour sa part il y a une quinzaine d'années :

« Toutes les prévisions se trompent, c'est l'une des rares certitudes qui a été donnée à l'homme. Mais si elles se trompent, elles disent vrai sur ceux qui les énoncent, non pas sur leur avenir, mais sur leur temps présent »⁶.

On nuancera la première partie de la citation : les prévisions ne se trompent pas tant que cela, elles sont simplement incapables d'explorer ce qui peut résulter d'un phénomène qu'on modélise comme très probable. D'où la justesse de la suite de la citation : face aux prévisions les plus perturbantes – on peut difficilement faire plus actuellement –, c'est d'abord l'anti-présent qu'on projette dans le futur. Et pourtant, ce n'est pas de lui dont il sera fait.

Ceux qui en sont malgré tout convaincus n'ont pas besoin de prospective : ils entrent dans l'avenir comme on entre en résistance. Leur futur doit impérativement être un retour à des vérités perdues. Pour tous ceux que ce futur impératif à rebours ne convainc pas, la prospective restera d'un grand secours. ●



Martin Vanier a co-écrit, avec Clémentine Martin-Gousset, l'article intitulé *Le « monde d'après » ?*, paru dans la collection **Le virus de la recherche** en avril 2020.

Découvrir l'article.

Découvrir d'autres titres de la collection.

6. Milan Kundera, 2003, *L'ignorance*, NRE.